



Réception de Robert Darnton

DISCOURS DE ROBERT DARNTON
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 1^{er} JUIN 1996

Mesdames,

Messieurs,

Mon cher Confrère,

Où trouver les mots pour vous remercier, pour remercier cette auguste Compagnie, de l'honneur que vous me faites en m'invitant à prendre place dans vos rangs ? Me ranger à votre avis me paraît prétentieux, car, lorsque je me palpe, je ne sens pas l'immortalité ; et, quand j'entends vos belles paroles, mon cher Confrère, j'admire votre rhétorique plus que son objet, l'être de chair que je sens dans mon corps. Entraîné par la force de votre imagination, vous évoquez un homme que j'ai du mal à reconnaître. Mais vous démentir serait peu séant. Il y a donc lieu de dire avec Mme de Sévigné : « Je ne suis pas de mon avis. » Et, pour éviter de m'embrouiller davantage dans les formules de politesse, permettez-moi de vous dire, à vous tous, mes chers Confrères, humblement, simplement, merci, merci.

Pourquoi cette gêne devant le mot « confrère » ? C'est que je ne l'ai jamais utilisé avant ce jour. Suivre les traces d'un Roland Mortier, explorer les pistes qu'il a ouvertes, cela me paraît possible. Mais me mettre à côté de lui ? Me placer au même niveau que les savants de cette illustre Académie ? Impensable. J'aime mieux jouer au Huron et protester que j'arrive du Nouveau Monde presque nu, dépourvu de culture, balbutiant à peine quelques phrases comme « nature », « liberté », « tolérance ». C'est pourtant se faire comédien et mal jouer son rôle, car

les Hurons de Voltaire n'existent plus, n'ont jamais existé en dehors de son imagination, et il est temps que nous autres, de l'autre rive de l'Atlantique, prenions conscience de nos responsabilités. Le mot « confrère » ne doit pas nous effrayer, parce qu'il désigne un rôle valable : celui de citoyen dans la République des Lettres.

Cette République, mes chers Confrères, est incarnée dans votre corps. Elle est généreuse, ouverte même aux gens de ma taille. Elle est vigoureuse, se nourrissant constamment de nouvelles idées. Elle est démocratique, puisque personne n'est exclu de ses débats. Et elle est internationale, parce qu'elle ne connaît pas de frontières, ni politiques, ni intellectuelles.

Dans cette République, on s'exprime en français. C'est une tradition qui remonte au siècle des Lumières. Mais il nous est permis de faire des fautes, car notre République, je l'ai dit, est généreuse ; et elle favorise le français, non pour exclure d'autres langues, mais au contraire pour ouvrir la communication des idées à tout le monde, ainsi que l'a expliqué Rivarol dans son *Discours sur l'universalité de la langue française* couronné par l'Académie de Berlin en 1784. En recevant dans votre sein un Américain dont le français est loin d'être parfait, vous avez pris parti, mes chers Confrères, pour le cosmopolitisme et pour la tolérance ; et je vous en témoigne ma reconnaissance au nom de tous ceux qui sont nés aux marges de la culture européenne.

Cette réflexion m'amène à parler de mon prédécesseur, Lloyd James Austin, né le 4 novembre 1915 à Melbourne en Australie et décédé le 30 décembre 1994 à Cambridge en Angleterre. Que je vous envie, mes chers Confrères, vous qui l'avez connu ! Il a siégé parmi vous ; et vous avez pu apprécier son sens de l'humour et son érudition, en causant avec lui ici même, en ce lieu qui m'est déjà cher. Mais j'y apporte mes premiers pas, et le destin a voulu que je succède à Lloyd Austin sans l'avoir jamais vu. Comment évoquer un homme qui vit encore dans votre mémoire mais qui n'est pour moi qu'une photo, un nom sur des pages de titre, un mythe perpétué par ses étudiants ? Il m'a fallu les consulter, ces étudiants, lire les livres, et suivre l'itinéraire d'une vie qui s'est déroulée loin de la mienne. Car Lloyd Austin appartient non seulement à une autre génération, mais à une autre université : son Cambridge est aussi lointain de mon Oxford que l'est son Australie de mon Amérique.

M'étant efforcé de franchir la distance qui nous sépare, voici l'homme que j'ai découvert : un homme dévoué, chéri par ses étudiants un homme exigeant, redoutable pour ses collègues ; un homme savant, précieux pour la République des Lettres. Quelques vignettes. La famille Austin déménage : voilà le professeur, assis sur un siège pliant, une machine à écrire sur les genoux, mettant la touche finale à un article, tandis que les meubles disparaissent autour de lui. Une chambre dans un hôpital : souffrant d'un ulcère, le professeur se fait opérer dans l'après-midi, mais passe la matinée à renforcer le courage d'un thésard dont il a sévèrement critiqué un chapitre. Un wagon du train qui relie Manchester à Hull : notre professeur, horrifié, constate qu'il a oublié le texte de sa conférence. Mais peu importe, il se recueille, recompose la communication dans sa mémoire, et pérorera triomphalement quelques heures plus tard en déclamant les trente-six strophes du *Voyage* de Baudelaire.

Le professeur Austin est aussi un mari et le père de trois fils et d'une fille. Il n'est pas de ces pères préoccupés, qui laissent l'éducation de leurs enfants aux bons soins des institutions. (Je pense à la réponse de Montaigne, quand on lui demanda combien d'enfants il avait : « Deux ou trois. ») Non, c'est un père de famille qui adore causer avec ses enfants, tous bilingues et aussi cosmopolites que lui. Il les amène souvent en France, où il possède une maison de campagne à Lozère-sur-Yvette, et il les met dans des lycées français pendant ses années de recherche à Paris. Sa femme, Jeanne-Françoise Guérin, agrégative d'anglais qu'il rencontre à l'Institut britannique de Paris et qu'il épouse en août 1939 à Rouen, le soutient dans tous ses travaux. C'est elle qui apporte le manuscrit de sa thèse doctorale à la dactylographe au dernier moment, en vue de la soutenance qui aura lieu le 3 avril 1940, quelques jours avant l'étrange défaite et l'effondrement de la Troisième République.

Lloyd Austin est aussi un esthète, mais à la manière australo-britannique, c'est-à-dire discrètement, sans se pâmer d'extase. Il adore la musique, goûtant les différences d'ornementation qui distinguent les compositions de Couperin de celles de Scarlatti. Dans l'œuvre de Haydn, il préfère les symphonies soixante à soixante-neuf. Il apprécie, en connaisseur, les célèbres caves à vin des collèges de Cambridge. Quand il rentre chez lui à vélo, il s'arrête toujours au point le plus haut du Pont Garret Hostel, pour jouir des vues du Cam en amont et en aval. Il se

passionne également pour le cricket. Il passe des après-midi délicieux dans sa maison à Park Terrace, d'où il peut suivre le déroulement de trois matches à la fois sur Parker's Piece.

Bref, nous avons affaire à un homme complexe, dont les sympathies et les intérêts dépassent de loin l'érudition. C'est pourtant un érudit étonnant, qui a su triompher de ce que les Australiens appellent « la tyrannie de la distance » — c'est-à-dire leur éloignement des sources de leur culture, situées à l'autre bout du monde. Est-ce là l'origine de sa prédilection pour *Le Voyage* de Baudelaire, son poème favori ? De toute façon, le jeune Austin ne s'effraie pas de l'altérité de la vieille Europe. Au contraire, à l'âge où ses compatriotes se donnent corps et âme (surtout le corps) au rugby australien — la version la plus dure et la plus belle du monde sportif —, il se sent l'âme d'un homme de lettres, je dirais même l'âme française, car il se dévoue dès son adolescence à la langue et la littérature célébrées par notre Académie. Il déclame du Rimbaud sous la douche avant de l'étudier dans les règles à l'Université de Melbourne. Installé avec bonheur sur les bancs des classes de A. R. Chisholm, l'éminent spécialiste des symbolistes, Austin apprend que Mallarmé appartient à tout le monde, surtout au monde « down under », et il commence à se frayer un chemin dans ce qu'il appellera plus tard « l'univers poétique de Baudelaire ». Chemin long, qui l'amènera à travers maintes forêts de symboles et qui commence modestement après sa licence, dans un lycée ; s'étend à Paris en 1937, grâce à une bourse du gouvernement français ; et aboutit, dans une première étape, à un doctorat de l'université et son premier livre, *Paul Bourget : sa vie et son œuvre jusqu'en 1889* (1940). Le soir même de la soutenance de sa thèse, le jeune docteur part avec sa jeune femme pour Marseille et Melbourne, où il devient assistant à l'université.

Deux ans plus tard, il se trouve en pleine guerre du Pacifique. Lieutenant dans la Marine royale australienne, il porte dans ses valises les poèmes de Mallarmé et de Valéry, qu'il lit et relit en Nouvelle-Guinée et aux Philippines. C'est ainsi qu'il médite sur *Le cimetière marin*, poème qui le fascinera pour le reste de sa vie et dont il étudiera toutes les versions manuscrites pendant les années 50. Mais les années 40 sont une période où beaucoup de ses camarades s'en vont rejoindre un autre cimetière, celui connu en Australie sous le nom de « David Jone's Locker » et qui se trouve au fond de la mer. Que pense-t-il, que fait-il dans

ces galères du Pacifique, où le sort de l'humanité sera réglé pour le restant du siècle ? Il n'en souffle mot. De même que les autres combattants de sa génération, il refuse le rôle de « l'ancien de Verdun ». « The Ancient Mariner » ne lui convient pas non plus. Je parle du vieux marin de Coleridge, celui qui s'échappe de l'enfer et s'obstine à en parler aux passants dans la rue, bien qu'ils lui fassent la sourde oreille. À ce genre de poésie bavarde, le lieutenant de la branche spéciale de la R.A.N.V.R. préfère les poèmes sévères des symbolistes. Il est, à cet égard aussi, un homme de sa génération, car il tire son inspiration de T. S. Eliot, dont l'idée de l'objectif corrélatif lui donne la clé de la poésie moderne, celle qui lie les symbolistes français du XIX^e siècle aux « métaphysiciens » anglais du XVII^e siècle, en court-circuitant les romantiques.

C'est pourtant une génération qui a sauvé la démocratie de la tyrannie. Permettez-moi, mes chers Confrères, de l'affirmer devant vous au sein de cette auguste Compagnie : la génération de Lloyd Austin s'est battue pour que nous, leurs successeurs, puissions vaquer à nos affaires, si modestes soient-elles, dans la sécurité et dans la paix. Que je me sens petit devant les hommes de la guerre du Pacifique, les aviateurs, les marins, les « marines ». Qu'ils me confient leur secret, ces Anciens Marins. Mais il se taisent et disparaissent. À nous donc d'affirmer ce qu'ils nous ont laissés deviner : assez de sang répandu assez de tyrannie ! Non aux nationalismes et aux totalitarismes Puissions-nous cultiver les arts de la paix dans une République des Lettres sans frontières, sans police, ouvertes à tous à l'échelle mondiale. Je pense, mes chers Confrères, que c'est là la cause qui nous réunit dans cette Académie.

Mais je reviens au lieutenant Austin, âgé de trente ans en 1945. De retour à l'Université de Melbourne, il est appelé en Écosse, à la belle Université de St. Andrews, en 1947. Commence alors une car-rière qui le mènera au sommet du monde universitaire britannique, la Chaire Drapers de l'Université de Cambridge. Elle s'étend de St. Andrews à Jesus College, Cambridge (*Fellow*, 1955-1956) ; à l'Université de Manchester (*Professor*, 1956-1961) ; et de nouveau à l'Université de Cambridge (*Lecturer*, 1961-1966 ; *Reader*, 1966-1967 ; et *Drapers Professor*, 1967-1980). Il devient Fellow of the British Academy (1968), chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres (1972), docteur honoris causa, Paris-Sorbonne (1973), officier de l'Ordre national du Mérite (1976), lauréat du prix Henri Mondor de l'Académie

française (1981), et membre de notre Académie en 1980, où il s'est toujours senti chez lui. À cette liste impressionnante d'honneurs, il faut ajouter les fonctions qu'il a remplies pour soutenir la cause de la francophonie dans les pays anglophones. Il devient président de l'Association internationale des Études françaises (1969-1972) ; et, sans négliger son enseignement à Cambridge, il occupe deux postes supplémentaires : il est chef de la section française de l'université et rédacteur en chef de la revue *French Studies*. Il poursuit donc plusieurs carrières à la fois, et il s'acquitte glorieusement de travaux qui suffirait à trois professeurs normaux.

Mille services rendus aux étudiants et collègues resteront longtemps dans la mémoire collective des universitaires britanniques, mais ce sont surtout les contributions de Lloyd Austin aux études littéraires qui nous intéressent ici. Ayant rompu ses premières lances dans l'analyse de la critique symboliste chez Paul Bourget, Austin s'attaque aux symbolistes eux-mêmes. En 1956, il publie *L'univers poétique de Baudelaire*, ouvrage devenu classique aujourd'hui, après être passé par les mains de deux générations d'étudiants.

Je peux en témoigner avec certitude, parce que j'ai étudié l'exemplaire feuilleté, lu, et quasiment mémorisé pendant quarante ans par les étudiants de l'Université d'Oxford. Il se trouve dans la Taylorian Library sous la côte H/W 1983A.7 : l'exemplaire mis à la disposition des romanistes. C'est un volume usé, délabré, en partie déchiré, couvert de gribouillage, et donc précieux, parce qu'il se prête à l'étude de sa réception, ou Rezeptionsästhetik, pour parler la langue de l'École de Constance.

Ouvrons cet exemplaire à la page 26, où Austin oppose la science naturelle, qui s'occupe d'un univers dépourvu d'êtres humains, à la poésie, qui « exprime la qualité de notre expérience de la vie ». Un lecteur ému s'exclame (je traduis de l'anglais griffonné dans la marge) : « Et même de ce point de vue, la science a tort. » À la page 100, on trouve : « L'espoir est l'alchimie poétique de l'art » ; à la page 190, « Le cœur ressent, l'imagination crée » ; à la page 298, « Métaphore égale correspondance » ; à la page 213, « réduire une image, c'est aiguiser un poème ». Ces remarques traduisent bien la pensée d'Austin, qui reste toujours claire, même en confrontant les poèmes les plus complexes. Grâce aux annotations, on peut suivre les étudiants lorsqu'ils s'approprient les idées de leur maître.

Ce n'est pas qu'ils soient toujours d'accord. À la page 107, où Austin se permet de critiquer Baudelaire entiché de Poe (« N'est-ce pas faire injure à Byron que de le ranger avec Poe »), un étudiant peu byronisant écrit caustiquement, « Pas du tout ». Un autre s'indigne d'une rare référence statistique, où Austin note que le mot « comme » est utilisé 349 fois dans les *Fleurs du mal* : « Quel imbécile les a comptés ? » Mais ce sont surtout les traits dans les marges — des lignes verticales, des x, des o, des points d'exclamation tracés en encre bleue, verte, et noire, qui expriment l'étonnement des étudiants devant l'acuité de la pensée austinienne. N'allez pas croire que je défende le vandalisme, je vous en supplie, mes chers Confrères, mais permettez-moi de vous citer un des passages les plus soulignés et décorés de graffiti (page 336) : « (...) Lorsqu'il s'agit d'exprimer un sentiment ou une idée, Baudelaire créera, par son imagination, un *objectif corrélatif* de son état d'âme. Le symbole est bien chez lui *une métaphore dont le premier terme est abstrait, le second concret* : on n'a vraiment pas besoin d'aller plus loin. »

Quelle est donc la méthode austinienne ? Exactitude, certes ; érudition, sûrement. Mais je soupçonne que son secret vient d'ailleurs. Je pense à la réponse de Flaubert, quand on lui demanda pourquoi il n'avait rien écrit pendant les semaines précédentes : « Je suis en train de mariner. » Austin passe sa vie à mariner ; il est plein de son sujet — ce qui n'arrête point la production des livres et d'articles, car j'en compte plus de 150 dans sa bibliographie. D'après le témoignage de ses anciens élèves, je crois pouvoir préciser que l'explication du texte d'un poème pour Austin consiste surtout à manier le célèbre rasoir d'Occam. Il élimine les présupposés implicites et les idées reçues, pour se concentrer sur le sens précis des mots. Puis, petit à petit, il exhume les rapports qui lient les énoncés, et il arrive enfin au processus alchimique au cœur du poème, mais sans donner dans la mystification. Car tous les étudiants sont d'accord : Austin déteste le blabla — ce qu'il traite de *waffle* et de *fudge* en anglais. (Ne pensez pas, je vous prie, mes chers Confrères, que je me réfère aux délicieuses gaufres couvertes de chocolat dont vous êtes friands en Belgique.) Dès qu'un thésard se met à faire du blabla dans un chapitre soumis à l'œil sévère du professeur, pan ! un point d'exclamation dans la marge, ou pire encore : les lettres HWGA, anagramme de l'expression « Here we go again », à savoir « Allons, allons, ça suffit ».

La poésie pour Lloyd Austin n'est donc point ce je-ne-sais-quoi exhalé par le cœur des poètes. C'est l'agencement rigoureux des mots, un travail à la fois sensuel et intellectuel, qui se laisse comprendre par des procédés également exigeants. Le Symbolisme, par opposition à la symbolique, relève d'une poétique où images et objets traduisent directement un état d'âme, sans se référer à une réalité transcendante. Le travail de l'exégète est ainsi une science du concret ; et j'y vois une affinité avec celle de Claude Lévi-Straus, autre grand connaisseur de Baudelaire, bien qu'Austin ne se réclame d'aucun maître à penser. Je le vois hostile au postmodernisme, le modernisme de Mallarmé lui suffisant largement ; et je me l' imagine sceptique devant la prétention des théoriciens actuels. Loin de lui l'idée qu'un poème construit savamment par un Baudelaire puisse être déconstruit par n'importe quel cuistre de collègue pour exprimer n'importe quoi.

L'univers poétique de Baudelaire reste donc un classique, mais un classique d'une génération qui a vécu. Au début, il devait être « le premier volet d'un triptyque consacré à trois poètes majeurs du Symbolisme français », mais les deux autres volets n'ont jamais été réalisés. Nous ne les connaissons que par leurs titres annoncés en face de la page de titre du livre sur Baudelaire : *Le mystère poétique de Mallarmé* et *La composition poétique de Valéry*. Pourquoi ce beau programme n'a-t-il pas été exécuté ? C'est qu'en 1956 Lloyd Austin ne sait pas qu'il aura un tout autre rendez-vous avec Mallarmé. En septembre 1959, Henri Mondor l'invite à préparer les notes du second tome de la *Correspondance* de Mallarmé, qui doit en comporter quatre. Mais Mondor meurt en 1962, et Austin assume la responsabilité entière d'une entreprise qui l'occupera jusqu'à 1985 — et plus tard encore, puisque « compléments et suppléments » paraîtront dans *French Studies* jusqu'à la mort d'Austin lui-même, reconnu alors comme le doyen des études mallarméennes. Le triplement des lettres retrouvées, dont le nombre s'accroît de 1.108 à 3.380, grâce aux recherches du nouvel et infatigable éditeur, exige que les quatre volumes prévus s'étendent à onze, chacun pourvu de notes si riches qu'on peut y suivre une bonne partie de la vie culturelle française et anglaise pendant la Belle Époque — et je souligne l'aspect anglais du travail, parce que Mallarmé fut très lié avec des poètes tels que Algernon Swinburne et Arthur O'Shaughnessy, son intermédiaire avec la revue littéraire *l'Athenaeum*, où il publia ses fameux « gossips ».

En contemplant cette somme d'érudition, je pense aux autres savants anglo-saxons qui se sont consacrés à l'édition de la correspondance d'écrivains français : tout d'abord à Theodore Besterman, éditeur de la correspondance de Voltaire, et à Ralph Leigh, éditeur de la correspondance de Rousseau. Ils s'identifiaient à leurs sujets à tel point qu'ils se sont disputés à l'instar des deux philosophes. Après une querelle éditoriale, Besterman, qui appelait son chien « Jean-Jacques », a écrit à Leigh : « À demain. Pistolets pour deux, café pour un. » À ces matadors célèbres, il faut ajouter les grands biographes, tels que Robert Shackleton, mon ancien tuteur, qui connaissait la vie de Montesquieu comme sa poche, et Ira Wade, le grand voltairien, qui m'a expliqué un jour que Voltaire, lorsqu'il se réveillait chaque matin, se demandait, « Que puis-je faire aujourd'hui pour tromper Wade ? ». Comment expliquer l'érudition et la dévotion de cette génération étonnante ? L'empirisme et la ténacité britanniques y sont pour quelque chose, mais j'y vois aussi la fascination qu'éprouvent certains étrangers pour tout ce qui tient à l'esprit français. Aux yeux de Lloyd Austin — permettez-moi de vous l'affirmer sans flagornerie, mes chers Confrères — l'esprit français s'est incarné dans cette Compagnie, qui lui a toujours été chère.

En 1962 donc, notre baudelairien se fait mallarméen, se trouvant en face d'une montagne de lettres qu'il faut déchiffrer, comprendre, et annoter. Sa maîtrise parfaite de ce champ rocailleux de recherches est visible déjà en 1965 avec la publication du premier volume annoté par lui. Et quelles notes ! Elles comprennent plusieurs micro-biographies d'une richesse extraordinaire et autant d'observations d'une portée générale. Austin se permet de corriger en douceur son maître, lorsque Mondor confond une référence au *Corbeau* avec *L'après-midi d'un faune*, à cause d'une erreur de datation. Il corrige Mallarmé lui-même. Le poète date une lettre « vendredi 2 juin [1875] », chose impossible, car le vendredi en question tombe un 4 juin, la vraie date de la lettre, qui est confirmée par le contexte. Également, il se trompe sur la gestation de son *Tombeau d'Edgar Poe*, qu'il croit avoir écrit pour être lu à l'inauguration d'un monument sur la tombe de Poe, événement qui a eu lieu une année avant la composition du sonnet. Austin identifie toutes les *dramatis personae* dans la vie de Mallarmé, jusqu'à Albert, « un petit domestique de [Catulle] Mendès », et les poètes les plus obscurs, comme Richard Hengist Horne, auteur d'une pièce sur Prométhée « écrite dans la brousse

australienne ». Austin, « Aussie » aussi, ressent peut-être une certaine sympathie pour la situation du pauvre poète, mais il ne s'empêche pas d'observer qu'il s'agit d'un drame « sans grande valeur ».

Il est fascinant de voir Mallarmé, un géant à nos yeux, entouré de cette flore et faune lilliputiennes. Austin nous apprend même les pseudonymes de Mallarmé chroniqueur de modes dans la gazette *La Dernière Mode* : Marasquin, Mme Marguerite de Ponty, Miss Satin, Zizi... Mais l'horizon s'alourdit, lorsqu'il aborde l'affaire du *Corbeau*, poème de Poe traduit par Mallarmé, illustré par Manet, et refusé par Alphonse Lemerre, éditeur du *Parnasse contemporain*. L'orage éclate en juillet 1875. Lemerre, appuyé d'un jury dominé par Anatole France, rejette *L'après-midi d'un faune* et le sonnet de Verlaine, *Beauté des femmes* : c'est « l'Affaire du *Parnasse* » et le début du Symbolisme en tant que mouvement littéraire. En racontant les détails de l'affaire dans une série de notes aussi profondes que précises, Austin prononce un jugement définitif : « Cette bévée restera éternellement comme l'exemple suprême de la bêtise des juges littéraires. »

De Mallarmé à Valéry, il n'y a qu'un pas, mais un pas de géant, qui nous amène au XX^e siècle. Bien qu'il n'ait jamais écrit le livre sur Valéry qu'il méditait, Austin consacre plusieurs essais au poète du *Cimetière marin*. Il visite le cimetière même pendant un voyage à Sète en 1970, cinquante ans après la publication du poème, et il en rend compte dans le *Figaro littéraire*. Étonné de voir un site qui correspond exactement à celui qu'il s'imaginait d'après un texte dont sa mémoire est saturée, il se livre à des réflexions, où je vois une profession de foi : « Quant aux “ thèmes les plus simplets et les plus constants de [sa] vie affective et intellectuelle “, ce sont précisément ceux qui doivent s'imposer à tout être intelligent et sensible, lorsqu'il s'éveille à la conscience de ce que c'est que de vivre, en esprit capable de concevoir une existence illimitée, éternelle et absolue et d'y aspirer, mais sachant aussi que la gloire de l'homme se trouve paradoxalement dans l'acceptation de ses limites, et qui, devant la tentation du désespoir, qui vient du sentiment de la mortalité, réagit par l'affirmation que c'est précisément ce sentiment qui doit donner à la vie sa valeur et sa saveur uniques. »

Ces pensées rejoignent un thème principal de *L'univers poétique de Baudelaire*, à savoir le triomphe de l'art sur les bassesses de la vie. C'est ainsi que Baudelaire, pécheur et poète maudit, se rachète en transformant ses péchés en

poèmes, son spleen en idéal. Je pense au mot de Théophile Gautier rapporté par Baudelaire et cité pertinemment par Austin : « Tout homme qu'une idée, si subtile et si imprévue qu'on la suppose, prend en défaut, n'est pas un écrivain. L'inexprimable n'existe pas. »

Cela va beaucoup plus loin que l'art pour l'art et la poésie pure. Qu'est-ce qu'un poète, finalement ? Celui qui sait trouver les mots, celui qui exprime ce qu'il y a à dire. Prenons le cas d'un poète plus près de nous, un des plus grands poètes de notre siècle et qui a vécu le siècle dans toute son horreur : Anna Akhmatova. Son mari exécuté, son fils arrêté et menacé de mort, elle fait la queue devant la prison dans le froid avec les autres veuves du stalinisme. L'expérience donne lieu à son *Requiem 1935-1940*, qui est accompagné d'un petit essai intitulé « En guise de préface », où elle s'exprime ainsi : « Dans les années terribles de la terreur Yezhov, j'ai passé dix-sept mois à faire la queue devant la prison de Léninegrad. Un jour quelqu'un dans la foule m'a reconnu. Une femme se trouvait derrière moi, ses lèvres bleues à cause du froid. Auparavant, bien sûr, elle n'avait jamais entendu quelqu'un m'appeler par mon nom. Mais en ce moment, elle est sortie de la torpeur commune à nous tous, et elle m'a demandé d'une voix basse (tout le monde chuchotait en cet endroit) : “ Pouvez-vous décrire ceci ? ”

Et moi, j'ai répondu : “ Oui, je le peux. ”

Alors, quelque chose comme un sourire est passé fugitivement à travers ce qui avait été autrefois son visage. »

Que nous soyons modernistes, post-, pré-, ou à peu près, peu importe. Remercions Lloyd Austin de nous avoir appris ce que c'est que d'être poète, et trouvons les mots pour le dire. C'est dans cet esprit, mes chers Confrères, que je vous exprime très humblement mes propres remerciements de m'avoir choisi comme son successeur.

Copyright © 1996 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Robert Darnton. Séance publique du 1er juin 1996. Discours de Robert Darnton [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1996. Disponible sur : < www.arllfb.be >

